



**COUP
de
CŒUR**

MEG SHAFFER ✦
.....
**Rendez-vous
sur l'île
de l'Horloge**

**NA
MI**

Une lettre d'amour aux livres et à ceux qui les écrivent

Mes chers lecteurs,
J'ai écrit un nouveau livre. Il n'existe qu'en un seul exemplaire,
et je prévois de l'offrir à quelqu'un de très intelligent qui a le
courage de faire des vœux. Certains de mes plus intrépides
lecteurs recevront aujourd'hui une invitation spéciale.

Lorsque Jack Masterson, l'auteur de la série à succès *L'Île de l'Horloge*, annonce qu'il organise un concours pour faire gagner son dernier manuscrit après de longues années de silence, il ne laisse personne indifférent. Collectionneurs, lecteurs passionnés ou individus motivés par l'appât du gain... tous souhaitent remporter le mystérieux texte. Et pour Lucy Nerr, fan de la première heure criblée de dettes, la chance de mettre la main sur le livre le plus convoité du monde est la lueur d'espoir dont elle n'osait rêver.

Mais le vieil homme fantasque qui vit en ermite sur son île, réplique exacte de celle de ses romans, a plus d'un tour dans son sac et prépare en secret le dénouement de sa propre histoire. Un ultime rebondissement qui pourrait bouleverser bien des vies...

.....

Meg Shaffer étudie l'écriture scénaristique à l'université Stephens et donne des cours de *creative writing*. Son premier roman traduit en français, *Rendez-vous sur l'île de l'Horloge*, a conquis le cœur des lecteurs outre-Atlantique et est en cours de traduction en 17 langues.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-493816-55-9

20,90 euros

Prix TTC France



9 782493 816559

Rayon : Littérature étrangère

Design : Constance Clavel

Illustration : © Holly Ovenden



NA
MI



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

Titre original : *The Wishing Game*

Copyright © Meg Shaffer, 2023

Première publication en langue anglaise par Ballantine Books, New York.

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-55-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Meg Shaffer

RENDEZ-VOUS SUR
L'ÎLE DE L'HORLOGE

Roman

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

**NA
MI**

PROLOGUE

Mai

TOUS LES SOIRS, Hugo allait se promener sur la plage de Cinq Heures, mais ce jour-là, pour la première fois depuis cinq ans, ses pas vagabonds tracèrent un SOS dans le sable.

Il dessina les lettres avec soin, assez grandes pour qu'on les voie depuis l'espace. Même si cela n'avait aucune importance, puisque la marée aurait tout effacé le lendemain matin.

C'est sur un coup de tête que Jack l'avait baptisée « plage de Cinq Heures ». Selon lui, c'était le destin qui avait voulu qu'il découvre ce petit coin de forêt atlantique une vingtaine d'années auparavant. Ces trente-cinq hectares au large de la côte du Maine formaient un cercle presque parfait. Jack Masterson, qui avait inventé l'île de l'Horloge sur le papier, pouvait maintenant la construire dans la vraie vie. Dans son salon, Jack avait une horloge dont le cadran arborait pour chaque heure l'image d'un endroit de l'île – le phare pour midi, la plage à cinq heures,

l'auberge à sept, le puits à souhaits... D'où parfois des conversations de ce genre :

- *Où vas-tu ?*
- *À Cinq Heures.*
- *Tu rentres quand ?*
- *Avant le phare.*

Les lieux étaient des temps, les temps étaient des lieux. Un peu troublant au début, mais vite charmant.

Hugo, lui, ne trouvait plus ça ni troublant ni charmant. On pouvait devenir fou, à vivre dans une maison pareille. C'est peut-être ce qui était arrivé à Jack.

Ou bien c'est ce qui était arrivé à Hugo.

SOS.

Sauvez notre santé mentale.

Le sable était si froid sous ses pieds nus qu'il semblait humide. Quel jour était-on ? Le 14 mai ? Le 15 ? Il n'en était pas certain, mais il savait que l'été serait bientôt là. Son cinquième été sur l'île de l'Horloge. *Peut-être un de trop*, songea-t-il. Ou bien était-ce cinq étés de trop ?

Hugo se rappelait qu'il avait exactement trente-quatre ans, ce qui voulait dire – s'il calculait bien (c'était peu probable car les peintres ne sont pas réputés pour leurs compétences en mathématiques) – qu'il avait passé près de quinze pour cent de sa vie sur une île, à jouer les nounous auprès d'un adulte.

Pouvait-il partir ? Il en avait rêvé pendant des années, mais seulement comme un adolescent rêve de s'enfuir. C'était différent, à présent. Il faisait maintenant des projets, ou du moins il projetait de faire des projets. Mais quelle destination choisir ? Retour à Londres ? Sa mère y habitait, mais elle avait enfin

décidé de refaire sa vie – nouveau mari, nouvelles belles-filles, nouveau bonheur ou quelque chose comme ça. Il ne voulait pas la gêner.

Bon, Amsterdam ? Non, il ne parviendrait jamais à y travailler. Rome ? Même problème. Manhattan, alors ? Brooklyn ? Ou à huit kilomètres de là, Portland, pour qu’il puisse garder un œil sur Jack, à une distance limitée mais plus saine ?

Hugo s’en sortirait-il ? Pouvait-il abandonner ici son vieil ami sans personne pour l’aider à compter les heures, à distinguer le phare de l’auberge ?

Si seulement le vieil homme se remettait à écrire. Au crayon, au stylo, à la machine, avec un bâton dans le sable... n’importe quoi. Hugo prendrait même son prochain récit sous la dictée si Jack le lui demandait – et il le lui avait proposé.

— S’il te plaît, pour l’amour de Dieu, de Charles Dickens et de Ray Bradbury, avait-il dit à Jack pas plus tard que la veille, écris quelque chose. N’importe quoi. Gaspiller un talent comme le tien, c’est comme brûler des billets de banque sous le nez d’un mendiant. C’est cruel et ça pue.

Tels étaient les mots que Jack lui avait lancés au visage des années auparavant, quand Hugo gâchait son talent dans l’alcool. Ils étaient aujourd’hui tout aussi vrais et bien sentis qu’alors. Des millions d’enfants, et de grands enfants aussi, pleureraient de joie si Jack Masterson publiait une nouvelle histoire de l’île de l’Horloge et du mystérieux Cerveau qui vivait dans l’ombre et exauçait les vœux des enfants courageux. L’éditeur de Jack lui envoyait régulièrement des caisses remplies de courrier d’admirateurs, de milliers d’enfants le suppliant d’écrire à nouveau.

Ces lettres étaient autant de SOS.

Sauvez nos histoires.

Mais, depuis cinq ans, les journées de Jack se résumaient à traîner dans son jardin, lire quelques pages d'un livre, faire une longue sieste, boire trop de vin au dîner, et s'enfoncer dans ses cauchemars quand la petite aiguille rejoignait le quai de Neuf Heures.

Quelque chose devait changer, et vite. Ce soir, à dîner, Jack n'avait pas vidé sa bouteille, contrairement à son habitude. Il avait été plus silencieux, ce qui pouvait être bon signe, ou très mauvais. Et il n'y avait pas non plus eu de devinettes amères, même pas la préférée de Jack...

Deux hommes sur une île attribuent à la mer

La perte d'une épouse et la mort d'une fille.

Pourtant aucun n'est père et aucun n'est marié.

Quel est donc le secret de la mer et des femmes ?

Était-ce trop espérer de croire que Jack remontait enfin à la surface ?

Hugo s'avança jusqu'au bord de l'eau. Il laissa les vagues s'approcher de ses orteils mais pas plus. Il n'adressait plus la parole à l'océan. Idée excentrique ? Oui, mais c'était très bien comme ça. Il était peintre. Il était censé être excentrique. Jadis, il avait aimé l'océan, avait aimé le voir chaque matin, chaque soir, contempler toutes ses facettes, tous ses visages. Peu de gens savaient à quoi ressemblait la mer à chaque saison et sous chacune des phases de la Lune, mais lui, il savait. Et il savait qu'elle était aussi dangereuse qu'un volcan endormi. En paix, l'océan était magnifique, mais lorsqu'il le voulait, il pouvait détruire des royaumes. Il y a cinq ans, il avait anéanti le petit royaume bizarre de l'île de l'Horloge.

Jack croyait peut-être aux vœux, ou il y avait cru autrefois, mais pas Hugo. Le dur labeur et le pur hasard l'avaient conduit où il se trouvait. Rien d'autre.

Mais ce soir-là, Hugo fit le vœu que quelque chose tire Jack de son apathie, brise le sortilège, lui redonne une raison d'écrire. N'importe quelle raison. L'amour ? L'argent ? La haine ? Autre chose à faire que se noyer lentement dans le cabernet hors de prix ?

Hugo tourna le dos à la mer. Il retrouva ses chaussures et les épousseta.

Lorsqu'il était revenu à l'île de l'Horloge, il s'était juré de n'y rester qu'un mois ou deux. Puis il avait dit qu'il attendrait que Jack se rétablisse. Cinq ans après, il était encore là.

Non. Ça suffit. Le temps est écoulé. Il est l'heure de s'en aller. D'ici le printemps prochain, il serait parti. Il ne pouvait pas regarder son vieil ami se décolorer comme l'encre sur un vieux papier, jusqu'à ce que plus personne ne puisse en déchiffrer l'écriture.

Une fois sa décision prise, Hugo se mit en marche vers le chemin. À cet instant précis, il vit une lampe s'allumer à une fenêtre.

La fenêtre de la fabrique à histoires de Jack.

La fabrique à histoires où seule la gouvernante avait mis les pieds depuis des années... et c'était son jour de congé.

À la fenêtre brillait une lueur dorée. La lampe-citrouille de Jack. Pour la première fois depuis des années, Jack était assis à son bureau. Le Cerveau allait-il à nouveau faire courir sa plume sur le papier ?

Hugo attendit que la lumière s'éteigne, prouvant que c'était une erreur, un caprice, que Jack cherchait simplement un livre égaré, une lettre perdue.

La lampe resta allumée.

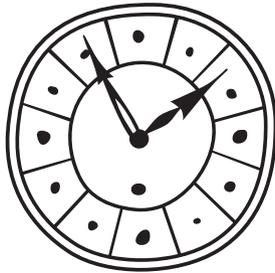
C'était trop beau, et cependant Hugo l'espérait de tout son cœur. Il fit des vœux sur chaque étoile du ciel nocturne. Il faisait des vœux, il espérait, il priait pour que ce soit vrai.

Il priait pour obtenir le plus ancien de tous les miracles : ramener un mort à la vie.

— D'accord, vieux, murmura Hugo à la lumière de la fenêtre de la maison sur l'île de l'Horloge. Il serait grand temps.

PREMIÈRE PARTIE

Faites un vœu



ASTRID S'ÉVEILLA d'un sommeil profond et sans rêves. Qu'est-ce qui l'en avait tirée ? Son chat avait-il sauté sur le lit ? Non. Ronronaldo dormait comme une souche, roulé dans son panier sur le tapis. Parfois le vent réveillait Astrid en secouant le toit de leur vieille maison, mais les branches des arbres étaient immobiles. Pas de vent cette nuit. Elle avait peur, mais elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Un oiseau avait peut-être frappé à la vitre.

Astrid sursauta quand la pièce fut inondée d'une lumière blanche, comme les feux avant d'une voiture, mais mille fois plus puissante et plus brillante.

Puis tout redevint noir. Était-ce ce qui l'avait réveillée ? Cet éclair de lumière dans sa chambre ?

D'où venait-il ? se demanda-t-elle.

Astrid s'empara des jumelles suspendues à la tête de son lit. Elle s'agenouilla à la fenêtre, les yeux collés aux oculaires, et observa la surface de l'eau, là où une île solitaire reposait comme une tortue somnolente dans l'océan froid.

La lumière apparut à nouveau.

Ce devait être celle du phare. Le phare de l'île.

— Mais, murmura Astrid à la vitre, ce phare est éteint depuis toujours.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

La réponse lui vint aussi soudainement que la lumière à sa fenêtre.

Avec le moins de bruit possible, elle quitta sa chambre et se glissa de l'autre côté du palier. Max, son frère âgé de neuf ans,

ronflait si fort qu'il bavait sur son oreiller. Pouah. Dégueulasse. Les garçons... Astrid lui tapota l'épaule, puis recommença. Elle dut le tapoter douze fois pour le réveiller.

— Qu-que... ? Qu-quoi ? Quoi ?

Il ouvrit les yeux, essuyant la bave sur la manche de son pyjama.

— Max, c'est le Cerveau.

Cela retint son attention. Il se redressa sur son lit.

— Eh bien ?

Elle sourit dans l'obscurité.

— Il est revenu sur l'île de l'Horloge.

Extrait de *La Maison sur l'île de l'Horloge*, premier volume des *Aventures de l'île de l'Horloge*, par Jack Masterson, 1990

Un an après

AL'ÉCOLE, la cloche sonna deux heures et demie, et il s'ensuivit l'habituel martèlement de petits pieds. Lucy se chargea des cartables et des boîtes à goûter tandis que Mrs Theresa, la maîtresse, dispensait les avertissements coutumiers.

— Cartables, boîtes à goûter et papiers ! Si vous oubliez quelque chose, je ne vous le rapporterai pas chez vous, et Miss Lucy non plus !

Certains des enfants l'écoutèrent, d'autres l'ignorèrent. Dieu merci, c'était une école maternelle, donc les enjeux n'étaient pas très importants.

Plusieurs élèves la prirent dans leurs bras au moment de sortir. Lucy savourait toujours ces « pouic-pouic », comme elle les appelait. Ces câlins rapides compensaient la routine épuisante de son rôle d'assistante pédagogique : arbitrer les bagarres dans la cour de récréation, nettoyer après les accidents sur le pot, nouer et renouer un millier de lacets, sécher un millier de larmes.

Quand la classe fut enfin vide, Lucy s'avachit sur sa chaise. Par chance, elle n'était pas de corvée de bus ce jour-là, donc elle avait quelques minutes devant elle.

Theresa étudiait les dégâts, un sac-poubelle à la main. Sur toutes les tables rondes traînaient des morceaux de carton, des tubes de colle ouverts. Le sol était jonché de crayons gras et de cure-pipes multicolores.

— Et voilà, dit Theresa en agitant les mains. C'est comme si toutes les âmes s'étaient envolées vers le paradis.

— Mais nous, nous sommes restées sur Terre. Qu'est-ce que nous avons fait de mal ?

À cet instant précis, Lucy décollait un chewing-gum de sous la table pour la deuxième fois de la semaine.

— Donne-moi le sac-poubelle, s'il te plaît. C'est mon travail.

— Tu es sûre que ça ne te dérange pas si je te laisse faire le ménage ? demanda Theresa.

Lucy lui fit signe qu'elle pouvait y aller. Theresa semblait aussi épuisée qu'elle, et la pauvre femme avait le lendemain une réunion du conseil d'école. Quiconque croyait qu'enseigner était facile n'avait clairement jamais essayé.

— Ne t'inquiète pas, ajouta Lucy. Christopher a toujours envie de m'aider.

— J'adore ça, quand les enfants sont assez jeunes pour croire qu'ils jouent quand on leur refile une corvée. (Theresa récupéra son sac à main au fond d'un tiroir de son bureau.) J'ai dit à Rosa qu'elle ne pouvait pas passer la serpillière dans la cuisine parce que c'était un travail de grand, et elle a boudé jusqu'à ce que je la laisse faire.

— C'est ça, le métier de mère ? Rouler ses enfants dans la farine ?

— À peu près, oui, répondit Theresa. À demain. Dis bonjour à Christopher de ma part.

Theresa partit, et Lucy jeta un coup d'œil à travers la salle de classe, qui semblait avoir été frappée par une tornade arc-en-ciel. Lucy fit la tournée des tables, remplissant son sac de pommes et d'oranges en papier poisseux, de raisins et de citrons en papier poisseux.

Lorsqu'elle eut terminé le nettoyage, elle avait de la colle plein les mains, une fraise en papier attachée à son pantalon de toile, et une crampe dans la nuque à force de se pencher au-dessus des petites tables. Elle avait besoin d'une longue douche à dix mille degrés et d'un verre de vin blanc.

— Lucy, pourquoi tu as une banane dans tes cheveux ?

En se retournant, elle vit un petit garçon aux cheveux noirs et aux grands yeux qui la dévisageait du seuil de la porte. Elle leva une main et sentit sur sa tête un morceau de papier. Une chance que son sang-froid ait été mis à l'épreuve depuis quelques années en tant qu'assistante pédagogique, sans quoi elle aurait lâché toute une série de jurons fleuris.

Sans un mot, et avec toute la dignité qu'il lui restait, elle détacha de ses cheveux la banane en papier.

— En fait, Christopher, la question est plutôt : pourquoi tu n'as pas de banane dans les cheveux, toi ? (Elle tenta de ne pas penser à tout le temps pendant lequel ce fruit était resté collé sur sa tête.) Tous les gens cool en ont.

— Ah, dit-il en roulant ses yeux noisette. Je ne dois pas faire partie des gens cool.

Elle plaça délicatement la banane au sommet du crâne de l'enfant. Ses cheveux noirs ondulaient juste assez pour donner l'impression qu'il venait de passer quelques heures la tête en bas.

— Voilà, maintenant tu es cool.

Il fit tomber la banane et la colla à son vieux cartable bleu. Il se passa les mains dans les cheveux, non pour les recoiffer,

mais pour les regonfler. Elle adorait ce drôle de petit garçon qui était plus ou moins à elle. Qui serait peut-être un jour le sien.

— Tu vois ? Je ne suis pas cool.

Lucy tira une des minuscules chaises et s’y assit, puis en proposa une autre à Christopher. Il s’y avachit avec un gémissement fatigué.

— Mais si. Moi, je te trouve cool. Chasse aux chaussettes !

Elle saisit les chevilles du petit garçon et posa ses pieds sur ses genoux afin de procéder aux fouilles archéologiques quotidiennes pour exhumer ses chaussettes de ses chaussures. Avait-il les chevilles exceptionnellement maigres ou des chaussettes anormalement glissantes ?

— Toi, tu ne comptes pas, dit Christopher. Les maîtresses sont obligées de trouver que tous les élèves sont cool.

— Oui, mais je suis l’assistante de la plus cool des maîtresses, donc je m’y connais.

Elle remonta d’une main ferme chacune des chaussettes.

— C’est pas vrai.

Christopher laissa retomber ses pieds à terre et serra son cartable bleu contre son ventre comme un oreiller.

— Ah non ? Laquelle est plus cool que moi ? Je me battrais avec elle sur le parking.

— Mrs McKeen. Elle fait des déjeuners pizza tous les mois. Mais on dit que tu es la plus jolie.

— Super !

Lucy ne se faisait pourtant aucune illusion. Elle était la plus jeune des assistantes, et c’est à peu près tout ce qu’elle avait comme atout. Au mieux, elle était dans la norme sur tous les autres plans – cheveux bruns aux épaules, grands yeux bruns qui lui valaient régulièrement d’être crue plus jeune que son âge, et

une garde-robe qui n'avait pas été renouvelée depuis des années. Pour se rhabiller, il fallait de l'argent.

— Il faudra que j'obtienne un certificat officiel pour confirmer ça. Tu as des devoirs à faire ?

Elle se redressa et reprit le ménage, frottant les tables et les chaises au désinfectant. Elle espérait que Christopher répondrait non. Dans sa famille d'accueil, les adultes avaient peu de temps à lui consacrer, et elle essayait de compenser en lui offrant ce qu'il ne recevait pas à la maison.

— Pas beaucoup.

Il posa son sac sur la table. Le pauvre petit, il avait l'air si fatigué. Il avait des cernes noirs sous les yeux, et les épaules voûtées par l'épuisement. Un enfant de sept ans ne devrait pas avoir la mine d'un policier blasé enquêtant sur un crime particulièrement sinistre.

Elle se planta devant lui les bras croisés, le flacon de désinfectant suspendu à un doigt.

— Tu es sûr que ça va ? Tu as dormi, cette nuit ?

Il haussa les épaules.

— Cauchemar.

Lucy se rassit à côté de lui. Il posa sa tête sur la table.

Elle en fit autant et leurs regards se rencontrèrent. Il avait le bord des yeux rouges, comme s'il s'était retenu toute la journée de pleurer.

— Tu veux me raconter ?

Elle l'interrogeait d'une voix basse et très douce. Les petits qui ont la vie dure méritent qu'on leur parle gentiment.

On prétend que les enfants sont très résilients, mais ceux qui disent ça ont oublié à quel point le monde est sans pitié avec les plus jeunes. Lucy avait encore des bleus à l'âme à cause de tous les coups qu'elle avait encaissés dans son enfance.

Christopher appuya son menton contre sa poitrine.

— Toujours pareil.

Toujours pareil signifiait le téléphone qui sonne, le couloir, la porte ouverte, ses parents sur le lit qui semblent endormis mais les yeux grand ouverts. Si Lucy avait pu accueillir ce cauchemar dans sa tête à elle pour en soulager l'enfant, elle l'aurait fait pour qu'il passe une bonne nuit.

Elle posa une main sur son petit dos et le tapota. Il avait les épaules minces et délicates comme des ailes de papillon.

— Moi aussi, je fais encore des cauchemars, parfois. Je sais ce que c'est. Tu en as parlé à Mrs Bailey ?

— Elle m'a dit de ne pas la réveiller, sauf pour une urgence. Tu sais, avec les bébés...

— Je vois.

Lucy n'aimait pas ça. Elle savait bien que la mère adoptive de Christopher avait deux enfants en bas âge. Malgré tout, il méritait qu'on s'occupe de lui aussi.

— Tu sais, je suis sérieuse quand je dis que tu peux m'appeler si tu n'arrives pas à dormir. Je te lirai une histoire.

— J'ai eu envie de te téléphoner. Mais tu vois...

Christopher était terrorisé par les téléphones, et elle ne pouvait pas vraiment l'en blâmer.

— C'est pas grave. Je tâcherai de trouver un vieux magnétophone et de t'enregistrer une histoire, pour que tu puisses l'écouter la prochaine fois que tu as du mal à t'endormir.

Il sourit. Un tout petit sourire, mais c'est dans les plus petits emballages qu'il y a les plus beaux cadeaux.

— Tu veux faire une sieste ? Je peux t'installer un matelas.

— Non.

— Tu veux lire ?

Il haussa les épaules à nouveau.

— Tu veux... (Elle s'interrompt, le temps d'imaginer quelque chose qui le détournerait de son cauchemar)... m'aider à emballer un cadeau ?

Intéressé, il se redressa, souriant jusqu'aux oreilles.

— Tu as vendu une écharpe ?

— Trente dollars. La laine m'en a coûté six. Fais le calcul.

— Euh... vingt-deux ? Quatre ! Vingt-quatre.

— Bravo !

— Je peux la voir ?

— Je te la montre, on l'emballa, et on écrira une lettre.

Lucy se dirigea vers le bureau où Theresa et elle enfermaient chaque jour leurs clés et leurs affaires. Un sac à commissions en plastique contenait la toute dernière création de Lucy : une écharpe toile d'araignée en laine moelleuse, rose et crème. Elle sortit l'objet et, pour Christopher, la drapa sur ses épaules comme un boa de plumes.

— Tu aimes ?

— C'est un truc de filles, commenta-t-il en inclinant la tête de gauche à droite comme pour en jauger le mérite.

— Une fille l'a tricotée, et une fille l'a achetée. Et je te signale qu'au XIX^e siècle, le rose était considéré comme une couleur de garçons, et le bleu comme une couleur de filles.

— Bizarre.

— Toi, tu es bizarre, répliqua Lucy en le pointant du doigt.

— Non, c'est toi qui es bizarre.

Lucy lui frappa doucement le sommet du crâne avec le bout de l'écharpe, et il éclata de rire.

— Va chercher notre papier à lettres. On doit écrire un mot de remerciement.

Christopher courut vers l'armoire à fournitures. Il adorait ce meuble. C'est là qu'étaient cachées toutes les choses amusantes : les pochettes de carton toutes neuves, les sacs de cure-pipes, les

paillettes, les feutres et les crayons de couleur, les décorations pour Halloween. Il y avait aussi de beaux papiers offerts par la mère d'un des élèves de l'an dernier, qui tenait une papeterie. Lucy avait réquisitionné le papier bleu ciel à nuages blancs pour leur « firme ».

— Je peux l'écrire pendant que tu emballes ? demanda Christopher en revenant à la table.

— Tu veux écrire la lettre ? s'étonna-t-elle alors qu'elle maniait la brosse à peluches.

Sur Etsy, elle vendait environ une ou deux écharpes par semaine. Pour la plupart des gens, trente ou quarante dollars de plus tous les huit jours ne valaient pas le temps consacré à tricoter une écharpe à quatre aiguilles. Mais pour Lucy, le moindre cent avait son importance.

— Je me suis entraîné, affirma Christopher. Hier soir, j'ai écrit une page entière.

— À qui était-elle adressée ?

Lucy plia soigneusement l'écharpe et l'enveloppa dans du papier de soie blanc.

— À personne.

— C'est qui, Personne ? Un nouvel ami ?

— Je l'ai écrite pour personne, c'est tout.

— OK.

Lucy n'insista pas. D'autant qu'elle avait une assez bonne idée du destinataire de ce message. Plus d'une fois, elle l'avait surpris à écrire à ses parents.

Tu me manques, Maman. J'aurais bien aimé que tu viennes au pique-nique de l'école. Plein d'autres mamans étaient là. Papa, aujourd'hui, j'ai eu une gommette pour mon travail.

Des lettres très courtes, des messages à vous briser le cœur. Elle avait essayé d'en parler avec lui, mais il ne voulait jamais admettre qu'il écrivait à ses parents. Cela le mettait mal à l'aise. Il savait bien qu'ils étaient morts, et il soupçonnait sans doute que les autres enfants se moqueraient de lui s'ils apprenaient qu'il leur parlait encore, parfois.

Christopher plaça la feuille devant lui et prit son crayon.

— Elle s'appelle comment, la dame ?

Il était assez malin pour maîtriser déjà l'art de changer de sujet de conversation.

— Carrie Washburn. Elle habite à Detroit, dans le Michigan.

— C'est où ?

Lucy s'approcha de la carte des États-Unis accrochée au mur. Une étoile bleue indiquait l'emplacement de l'école – école élémentaire de Redwood, Redwood Valley, Californie. Elle posa un doigt sur l'étoile, puis remonta jusqu'au lac Erie.

— Waouh. C'est loin !

— Je ne voudrais pas faire le chemin à pied. L'hiver, il fait très froid à Detroit. Les gens ont besoin de beaucoup d'écharpes.

— Je sais où vit le Cerveau.

— Qui ?

Lucy ne cessait de s'émerveiller des coq-à-l'âne dont les jeunes enfants étaient coutumiers.

— Le Cerveau, dans nos livres.

— Ah. Tu veux dire Jack Masterson ? L'auteur de nos livres ?

— Non, le Cerveau. Il vit sur l'île de l'Horloge.

Lucy hésitait quant à la réponse à faire. Christopher n'avait que sept ans, donc il n'y avait pas urgence à lui révéler que les personnages qu'il aimait dans les livres et les films n'étaient pas réels. Il avait peu de choses en lesquelles croire, alors autant le

laisser penser que le Cerveau des livres de *L'Île de l'Horloge* était un véritable humain qui exauçait les vœux de véritables enfants.

— Comment sais-tu où vit le Cerveau ?

— Ma maîtresse m'a montré. Tu veux voir ?

— Vas-y, Magellan.

— Quoi ?

— Magellan. Un grand navigateur. Il a passé un mauvais quart d'heure aux Philippines. Il l'avait probablement mérité. Mais peu importe. Montre-moi l'île de l'Horloge.

Il sautilla pour atteindre l'angle supérieur droit de la carte.

— Là !

Lucy fut surprise qu'il ait aussi parfaitement visé. Le doigt du petit garçon touchait une étendue d'eau au large de Portland, dans le Maine.

— Bravo.

— C'est vraiment l'île de l'Horloge ? demanda-t-il en fronçant les sourcils. Il y a un train et des licornes, là-haut ?

— Comme dans les livres ? Il paraît que c'est une région assez extraordinaire. Tu sais que, pour certaines personnes, le Cerveau et Jack Masterson ne font qu'un ?

— Mais tu as dit que tu l'avais rencontré.

— J'ai rencontré Jack Masterson. Il y a longtemps. Il m'a... il a signé un livre pour moi.

— C'était pas le Cerveau, hein ?

Zut. Elle était coincée. Le Cerveau restait toujours tapi dans l'ombre, enveloppé de ténèbres qui le suivaient partout où il allait.

— Non, il ne ressemblait pas au Cerveau quand je l'ai rencontré.

— Tu vois ?

Christopher triomphait. Rien ne rend un enfant plus heureux que de prouver à un adulte qu'il a tort.

— Je ne me tromperai plus.

Christopher traça une ligne reliant l'île de l'Horloge à leur ville de Redwood en Californie.

— C'est vraiment, vraiment loin.

Il avait le front tout plissé. Le Maine était à peu près ce qu'il y avait de plus éloigné de la Californie sans sortir des États-Unis, et c'était exactement la raison pour laquelle Lucy avait quitté le Maine pour la Californie.

— Assez loin, oui. Il faut prendre l'avion.

— Les enfants peuvent y aller ?

— Sur l'île de l'Horloge ? Oui, mais seulement sur invitation, sans doute. C'est une île privée, qui appartient entièrement au Cerveau, c'est chez lui. Ce ne serait pas très poli de débarquer sans être invité.

— Dans les livres, les enfants font ça tout le temps.

— Oui, mais je préfère qu'on attende une invitation, dit-elle avec un sourire.

Des enfants arrivaient à l'improviste sur l'île de l'Horloge, Lucy le savait mieux que quiconque. Mais elle n'allait pas l'expliquer à Christopher, du moins pas avant quelques années.

Il baissa les bras et se tourna vers elle.

— Pourquoi il n'y a plus de livres ?

— Je voudrais bien le savoir, répondit-elle en se remettant à nouer une ficelle autour du papier de soie. Quand j'avais ton âge, il en sortait quatre ou cinq par an. Je les lisais tous dès le jour de parution. Et je les relisais une dizaine de fois pendant la semaine qui suivait.

— La chance...

Les livres de *L'Île de l'Horloge* n'étaient pas très longs, cent cinquante pages ou moins, et il n'en existait que soixante-cinq. Christopher les aurait tous dévorés en six mois si elle ne les